Anastassiadou Méropi,
Les Grecs d'Istanbul au xixe siècle. Histoire socioculturelle de la communauté de Péra.

Leyde-Boston, Brill, 2012, 421 p.
ISBN: 978-9004222632

Ce très bel ouvrage de Méropi Anastassiadou, professeur d'histoire contemporaine à l'Institut national des langues et civilisations orientales (INALCO), retrace l'histoire de la communauté grecque orthodoxe de Péra (en turc Beyoğlu), quartier cosmopolite situé au cœur d'Istanbul. Il s'appuie sur les archives paroissiales conservées dans l'église Stavrodomi, nom que portait autrefois l'église Notre-Dame de Péra (Panayia de Péra), première église orthodoxe du quartier de Péra. Ces archives, qui couvrent la période 1804 à 1923, permettent d'étudier l'évolution démographique des paroisses orthodoxes de Beyoğlu, de dresser un tableau du paysage socio-professionnel de ses habitants. À travers le traitement statistique, l'auteur peut évaluer la taille et la composition des ménages, l'âge au mariage, la différence d'âge entre les époux, les écarts entre les naissances ; dresser la liste des lieux de culte, des écoles, les dates de leur construction et réparation ; recenser les associations ; connaître leur comptabilité, etc. Mais si ces archives permettent de cerner le fonctionnement interne des instances communautaires, en revanche, elles ne disent pas grand chose sur les rapports que la communauté entretenait avec l'appareil étatique, de même que sur les échanges avec les autres communautés. Bref, on l'aura compris, cette masse documentaire est une mine touchant la vie économique et culturelle de ces Grecs pour qui sait l'exploiter. C'est ce que fait, avec brio, Méropi Anastassiadou.

Depuis le milieu du xixe siècle, la communauté orthodoxe de Péra jouit d'un prestige inégalé et détient une place de tout premier plan dans Istanbul. Plusieurs facteurs conjugués ont contribué à bâtir cette primauté comme l'auteur nous le rappelle à travers six chapitres. Dans le premier, M. A. nous présente brièvement les principaux éléments de l'espace géographique étudié, à savoir Péra, ce riche quartier, vitrine de la modernité européenne au cœur de la capitale ottomane. À partir de la fondation de la paroisse de Panayia, elle nous montre comment ce quartier a évolué. Cette évolution a été, pour beaucoup, le résultat d'une volonté politique. La création, à Péra, d'une première municipalité (1858) calquée sur celles des grandes métropoles européennes de l'époque a ouvert la voie à l'aménagement d'un cadre citadin promis à un développement rapide. Il en est de même de la politique de reconstruction après le grand incendie de Péra du 5 juin 1870. On suit ainsi l'évolution de cette communauté qui, discrète au début du xixe siècle, n'hésite pas à faire étalage de sa réussite à partir de 1880.

Elle présente ensuite cette population grecque orthodoxe de Péra depuis les années 1840 jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale. Cette période met en évidence « un véritable boom démographique » (p. 69), multipliant par cinq ou six les effectifs de la communauté. Cette croissance est essentiellement due à l'immigration, et donne à voir les changements notables, notamment en ce qui concerne les professions exercées, les modes d'organisation familiale ainsi que certains marqueurs individuels, tels que le prénom. Si les prénoms chrétiens ont toujours la cote, les prénoms antiques font leur apparition, soulignant le renforcement de l'orthodoxie fidèle à une culture grecque et hellénophone. L'auteur note d'autre part que, à l'image de la population, les membres des élites grecques de Péra sont des émigrés à l'intérieur de l'Empire, principalement de l'Épire et de la Macédoine. À partir des années 1870, on note que nombre de jeunes femmes originaires des îles de l'Égée (Chios, Lesbos) ou même de localités plus lointaines viennent chercher du travail dans la capitale.

Le chapitre trois décrit le cadre institutionnel dans lequel évolue la communauté, notamment après l'application du décret impérial (*hatt-ı hümayun*) de 1856, qui impose la participation des laïcs à l'administration des *millet*. Pour les réformateurs ottomans, il s'agit de limiter les compétences de l'élément religieux et de rééquilibrer les rapports de pouvoir au sein des diverses communautés qui composent la société. Comme il est souligné dans ce chapitre, les structures administratives de la communauté, mises en place en 1876, tirent désormais leur légitimité des instances centrales des Grecs de l'Empire (patriarcat et Conseil national permanent mixte). Quant au chapitre quatre, il nous présente les variétés du leadership communautaire à travers l'examen, cursif, d'un certain nombre d'individus issus de grandes familles, comme les familles phanariotes ou la « noblesse » de Chio, et les trajectoires individuelles des nouveaux riches qui ont fait fortune essentiellement dans le secteur bancaire : les Baltazzi, les Zarifi, les Zografis, les Zafeirpoulos, les Rallis, les Misiroglu, les Camondo, les Alléon.

Mais pour préserver la cohésion du tissu social au sein des paroisses, il convient de gérer la misère, principalement celle qui règne parmi les migrants. L'argent, ici, ne suffit pas. Afin de mener à bien ce combat, des experts sont convoqués : médecins, enseignants, architectes, avocats ; d'autres donnent de leur temps à la paroisse sans prétendre à une

BCAI 28 (2013) Anastassiadou Méropi: Les Grecs d'Istanbul au xixesiècle. Histoire socioculturelle de la communauté de Péra., recensé par Frédéric Hitzel
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

quelconque fonction administrative au sein de la communauté. Il est frappant de constater que, dans ce processus, les grands noms de la communauté, citadins de fraîche date, nés hors d'Istanbul, ont su conserver leurs réseaux provinciaux s'appuyant ainsi sur des forces reconnues. Comme le souligne l'auteur, ils « ont su mener de front deux combats très différents : d'une part, une participation active aux efforts déployés pour moderniser l'Empire et empêcher sa désagrégation ; de l'autre, une insistance constante sur la nécessité de fournir à la communauté grecque les moyens d'un réarmement culturel » (p. 213). C'est ce côté pragmatique qui va d'ailleurs les préserver des soubresauts politiques, du moins à l'époque étudiée dans cet ouvrage.

À l'immigration économique s'ajoute, dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle, un afflux massif de réfugiés - conséquence des pertes territoriales de l'Empire – qu'il faut encadrer. L'administration impériale n'est pas la seule à gérer l'accueil de ces démunis. Pour les bourgeoisies ottomanes, la tradition est de mêler bienfaisance et philanthropie et même d'en faire une affaire de prestige. C'est ce que nous montre le chapitre cinq consacré à la charité et aux projets philanthropiques auxquels adhèrent les élites ottomanes au XIX^e^ siècle. L'examen des formes de pauvreté à Péra et des efforts déployés par la communauté grecque à l'échelle du quartier pour venir en aide à ces cohortes de nécessiteux s'accompagne d'un rappel des principales œuvres de bienfaisance soutenues par l'ensemble de l'orthodoxie constantinopolitaine (hôpital de Balıklı, orphelinat de Prinkipo). Pour les veuves, les orphelins, les personnes âgées, les individus frappés par la maladie (grippe, variole, choléra, tuberculose, typhus, surtout les maladies pulmonaires et les affections intestinales), la documentation est particulièrement riche. Il est intéressant de voir comment, progressivement, une nouvelle approche de l'enfance déshéritée se met en place à travers l'apprentissage et la formation aux métiers. Le temps de l'assistance cède la place à une « renaissance » par le travail (p. 235). Aux yeux des notables grecs, seule l'école peut garantir l'accès à une vie matérielle plus décente. Ainsi, le dernier chapitre nous montre les efforts déployés dans l'instruction et analyse finement comment, parallèlement, les dirigeants de la communauté ont cherché à doter les jeunes Grecs de repères culturels communs, l'objectif poursuivi étant de resserrer les liens des nouvelles générations avec le monde hellénophone. En effet, si bon nombre des *Rum* sont grécophones et ont des liens avec la culture grecque, d'autres parlent le turc, le bulgare, l'albanais, l'arabe… La tâche est donc vaste ! Face au risque de déperdition de la langue, le front s'organise. Mais cette question de la langue divisera pendant de longues décennies ceux qui militent pour l'authenticité et la vivacité de la langue populaire et ceux qui préconisent l'utilisation de la « katharevousa », une langue provenant du lexique grec ancien, inaccessible aux gens du peuple. Dans le même temps, d'autres souhaitent encourager la connaissance de la langue turque car sa pratique peut se révéler un atout, surtout dans les administrations.

Grâce à une institution remarquable, le Syllogue littéraire grec de Constantinople inauguré en 1861, et d'autres sociétés culturelles d'Istanbul créées à sa suite, une édification d'une identité culturelle grecque homogène, articulée autour de la langue et de la civilisation hellénique, se met en place. Le Syllogue encourage les travaux dans des domaines aussi variés que la langue, l'histoire, le folklore, la philosophie, la médecine. Il contribue ainsi à rapprocher les populations orthodoxes de la culture hellénique. Son objectif premier vise toutefois, au moyen de l'éducation, l'amélioration des conditions de vie des Grecs ottomans. Par l'enseignement laïc qu'il propose, son influence s'étend progressivement à l'ensemble des Grecs de l'Empire. Ce faisant, il apparaît comme une menace pour le clergé, arcbouté sur ses traditions, relançant le bras de fer entre l'Église et les élites laïques de la communauté. D'autant que le gouvernement ottoman considère que les nombreuses sociétés culturelles ou caritatives n'ont pas d'existence légale et donc pas de légitimité. Le seul interlocuteur, pour lui, est le chef religieux, en l'occurrence le patriarche. La mise en place, en 1873, du Comité éducatif central du patriarcat, permet effectivement à ce dernier de réaffirmer sa place en renforçant son contrôle sur les manuels scolaires, en dressant la liste des ouvrages « autorisés » et en arrêtant le programme des matières enseignées.

Les archives de Panayia permettent ainsi de vérifier si les *Tanzimat* ont conduit, comme on l'a souvent écrit, à un renforcement du pouvoir des milieux laïcs au sein des communautés non musulmanes. La réalité est plus complexe. Certes, à intervalles réguliers, le patriarcat intervient dans la vie des Grecs de Péra, que ce soit dans les questions de financement ou d'enseignement. Mais dans le même temps, c'est l'Église qui crédibilise l'action des laïcs en conférant à leurs initiatives une sorte de label de conformité, notamment lorsqu'il s'agit d'apporter un soutien à une œuvre de bienfaisance ou à un projet philanthropique.

Grâce à ce livre, riche en informations et très agréable à lire, nous comprenons mieux ce qui a contribué à la prospérité économique et à l'épanouissement intellectuel de cette communauté grecque de Péra, dont l'âge d'or a commencé dans les années 1860 et s'est brutalement achevé au

BCAI 28 (2013) Anastassiadou Méropi: Les Grecs d'Istanbul au xixesiècle. Histoire socioculturelle de la communauté de Péra., recensé par Frédéric Hitzel
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

début de la Grande Guerre. Nous comprenons aussi mieux pourquoi, après tant de siècles de cohabitation et de tolérance mutuelle, la fin fut tragique et pleine d'amertume. De nos jours, il ne reste en effet quasiment rien de cette présence grecque, à l'exception du patriarcat, d'une communauté réduite à quelque 2 000 individus, et surtout de vastes édifices qui, par leur taille, témoignent de cette présence humaine importante d'antan.

Bien entendu, cet ouvrage est loin d'avoir épuisé la matière, mais M. A. a le mérite de faire un énorme travail de synthèse à partir d'une documentation très originale. Notons que pour ceux qui souhaiteraient en savoir plus sur ce sujet ou qui aimeraient simplement se faire une idée sur la documentation, il existe désormais un site (www.phs.uoa.gr/dlab/). Mis en place au milieu des années 1990, on y trouve inventoriées, photographiées et numérisées les archives des 42 paroisses orthodoxes d'Istanbul et de ses environs.

Frédéric Hitzel
CNRS - Paris

BCAI 28 (2013) Anastassiadou Méropi: Les Grecs d'Istanbul au xixesiècle. Histoire socioculturelle de la communauté de Péra., recensé par Frédéric Hitzel
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net